

fourrages, d'autres racines ou des graines farineuses; car à la longue ils agissent d'une manière nuisible sur leur estomac, et donnent à leur chair ou à leur lait une saveur et une odeur désagréables. En général les animaux, encore plus que l'homme, ont besoin qu'on change souvent les objets de leur nourriture. La quantité de navets qu'on doit donner aux bestiaux varie; mais il paraît qu'ils peuvent toujours entrer pour un tiers au moins dans la nourriture journalière des bœufs, des moutons et des cochons. Nous ne parlons pas des chevaux, parce que l'usage des navets leur tenant le ventre libre, les affaiblit trop, et que par conséquent il ne faut leur en donner que de loin en loin, lorsqu'ils sont malades ou ne travaillent pas. Par une expérience directe, on s'est assuré qu'un jeune bœuf pouvait manger par jour un quinzième de son propre poids de navets, et qu'on pouvait faire passer l'hiver à une brebis pleine ou en nourrice avec dix quintaux de cette racine.

Presque partout on donne des navets aux cochons pour nourriture, et ils s'en trouvent bien. On les leur fait manger crus ou bouillis; mais quand il s'agit de les engraisser, il faut discontinuer ce régime, qui retarderait cette opération, car ceux uniquement tenus à ce régime dépérissent rapidement.

Un cultivateur nous disait qu'il avait nourri une vache laitière uniquement avec des navets: le lait augmenta, mais il devint fort aigre et le beurre en provenant fort mauvais. Il diminua alors la quantité de navets et la remplaça par du foin, et le mauvais goût diminua proportionnellement. Ce fait était depuis longtemps connu, mais le cultivateur voulait en faire personnellement l'expérience.

Une altération analogue a été observée dans la saveur de la chair des bestiaux nourris de même; aussi quelque avantageux qu'il soit de faire concourir ces racines à l'engrais des animaux, surtout dans les commencements, on doit les leur supprimer vers la fin.

Dans quelques fermes d'Angleterre, on sépare les veaux de leurs mères dix à douze jours après leur naissance, et on les nourrit avec du lait écremé, dans lequel on a mis des navets cuits et coupés en morceaux; plus tard, on substitue des navets crus ou cuits; et enfin, encore plus tard, c'est-à-dire vers deux mois, on les met dans des champs de navets et ils restent tout l'hiver vivant de navets en place: seulement de temps en temps on leur donne quelques poignées de fourrages. L'expérience a prouvé que les veaux ainsi conduits coûtaient moitié moins et étaient plus beaux que ceux élevés par la méthode ordinaire. Seulement ces veaux ne doivent pas être destinés à la boucherie parce que leur chair, comme nous venons de l'observer, a contracté un goût désagréable.

Dans quelques lieux, on ne donne les navets aux bestiaux qu'après les avoir fait cuire. Cet usage a des avantages; mais l'augmentation de dépenses en bois et en main-d'œuvre ne permet pas de l'adopter partout. C'est principalement pour les colons qu'il doit être provoqué.

Il est économique et diététique de donner des navets en petite quantité à la fois aux volailles, qui toutes excepté les pigeons, les aiment autant que les bestiaux: les oies et les dindes s'en accommodent fort bien. Par les motifs ci-dessus, c'est-à-dire crainte d'altérer la saveur de leur chair, il faut les leur donner plutôt cuits que crus; d'ailleurs elles les mangent mieux sous cet état.

Comme les navets sont souvent trop gros pour être mangés par les bestiaux et les volailles, on les coupe par morceaux. Pour cela, on a imaginé des machines expéditives pour couper les racines. Nous signalerons pour cet objet le

coupe racines de M. Nozair Aubut, invention toute récente et d'un prix qui est à la portée des cultivateurs. Nous prions nos lecteurs de voir l'annonce et les certificats, à la page des annonces.

On doit laver le plus exactement possible les navets, avant de les offrir aux bestiaux.

Quelque considérable que soient les avantages que les cultivateurs peuvent retirer de la culture des navets, comme objet de consommation pour eux et pour les bestiaux, ce n'est pas encore sur ce point de vue qu'elle est la plus importante pour eux, c'est comme améliorant le sol, le disposant à produire des récoltes plus abondantes. Cette précieuse faculté est appuyée et sur la nature de cette plante et sur le mode de culture qu'elle exige.

1o. Ainsi comme nous l'avons dit, comme plantes à feuilles larges, épaisses, à grosses racines charnues et comme plantes dans le cas d'être consommées avant de monter en graine, les navets épuisent fort peu la terre, tirent la plus grande partie de leur substance de l'air atmosphérique; lorsqu'on les enterre en automne ou au printemps, elles rendent au sol beaucoup plus qu'elles n'en ont tiré, elles l'engraissent donc. Les faire manger sur la place par les moutons produirait le même effet, parce que ces moutons laissent leur fiente et leur urine en échange de la portion qu'ils mangent.

2o. Les larges feuilles de ces plantes étant étalées sur la terre d'un côté, étouffent les mauvaises herbes qui ont germé sous elles, et conservent à la terre une humidité qui est très favorable à la décomposition de l'air, et à la fixation de ses éléments dans la terre.

3o. Par les binages qu'elles exigent, on achève de détruire ces mauvaises herbes et de faciliter à cet air l'entrée dans la terre.

LE TEMPS DE LA FENAIISON.

Voici bientôt le temps de la coupe des foins. Nous dirons à ce propos aux cultivateurs: *Ne faites pas couper vos foins trop tard.* Il faut saisir le moment où la grande majorité des plantes est en pleine floraison, et ne pas attendre comme on le fait généralement, qu'elles aient passé fleurs. Il y a pour agir ainsi beaucoup de bonnes raisons. D'abord, en commençant de bonne heure, vous pouvez plus facilement choisir les beaux temps pour faire cette opération. Il vaut mieux encore faucher le foin lorsqu'il est tendre et vert, que quand il est trop mûr; car on en recueille davantage; il est plus friand et plus agréable aux bêtes, et les engraisse davantage, fait avoir plus de lait aux vaches et aux brebis. Ce qui dans le foin est réellement la partie nutritive de l'animal est la partie sucrée, élaborée avec la partie mucilagineuse qui donne le goût d'herbes: l'une séparée de l'autre nourrit peu, l'autre nourrit mal. Par la dessiccation l'eau de végétation s'évapore, et les principes mucilagineux et autres restent combinés ensemble. La salive de l'animal, lors de la mastication, délaye les uns et les autres, la charpente de la plante l'estomac et ne nourrit pas. L'herbe, au moment de la fleuraison et de la formation du grain, contient alors du mucilage et du principe sucré en abondance, ce principe sucré est le véhicule ou l'excitation à la digestion de l'autre.

Ainsi il ne faut pas attendre que l'herbe soit trop mûre pour la faucher; en outre le regain, autrement dit la seconde herbe, en vient plus tôt et plus abondamment, parce que le pré a plus de temps, plus de force et plus de chaleur pour reproduire; au lieu que si le foin est trop mûr quand on le fauche, il aura perdu son suc et sa substance, et ne sera bon qu'à faire de la litière; mais aussi s'il était